

À toute allure

Anne-Renée Caillé

Numéro 318, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87563ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caillé, A.-R. (2017). Compte rendu de [À toute allure]. *Liberté*, (318), 52–52.

À toute allure

ANNE-RENÉE CAILLÉ

Le Quartanier marque de bons coups avec ses derniers livres de poésie. Saluons de ce pas *Bec-de-lièvre*, d'Annie Lafleur, et *Ronde de nuit*, de Laurie Bédard (ailleurs en ces pages, le plus récent Maggie Roussel sera abordé). Pas d'images sclérosées chez ces auteures; nous sommes devant des sujets poétiques bagarreuses, des envies de libération et d'avancées réalisées avec de vives scansion. Des courses brèves certes, mais intenses, qui n'appellent pas en leur rythme la démystification lente de chacun de leurs vers: on suit les mouvements, parfois les danses, et même lorsque c'est légèrement sibyllin, on a envie de mettre un pied devant l'autre, car on a l'impression qu'il faut que l'allant d'une lecture décomplexée l'emporte.

L'exergue de *Ronde de nuit*, signé par le poète et philosophe latin Lucrèce («Rien ne s'est formé dans le corps à notre usage; mais ce qui s'est formé on en use.»), et plus largement l'esprit de son *De rerum natura*, s'unissent en plusieurs points aux six tableaux du livre de Bédard; on pense au déplacement du corps dans la nuit et aux simulacres du monde qui agissent sur lui, mais aussi au rapport aux perceptions – par exemple, l'homme peut parler la bouche fermée ou courir immobile, les pieds soudés au sol. Ce type de pouvoirs est relayé dans *Ronde de nuit*, alors que le sujet poétique ne cesse de témoigner que tout est possible même dans le silence, dans la tromperie, dans la bataille à mains nues et dans la chute. Comme chez Lafleur, «ça avance» chez Bédard («tu avances», «le savais-tu / tu sais marcher»), sans égard à une destination précise, d'ailleurs.

Il est tentant de retenir du texte le théâtre d'un corps qu'on fait tour à tour fuir, danser, trembler, que l'on démembrer, dévisse et rattache. À cette abondance de mouvements s'ajoute une multiplication des pen-

sées et des sentiments, laissant parfois l'impression d'avoir perdu le fil des propositions, même les plus puissantes. Assez pour se dire qu'il faut plutôt les prendre à tour de rôle et laisser tomber notre attrait naturel pour la rétrospection. Certains petits éclats, aux accents inouïs, se figent en événements: «et toujours devant le matin / un quartier / un enfant pour crier / une chatte esseulée / pour bouger une seconde avant toi». Peut-être que cela est rendu possible à cause d'une plus grande littéralité, qui donne la pleine force de cette finale brutale: «j'ai consolé les enfants qui ne voulaient pas dormir / il y avait des bras affaiblis / des jambes brûlantes / des yeux révoltés // écrivez-le dans votre journal / il y en aura encore // ça n'ira pas mieux».

La violence n'est pas étrangère à *Bec-de-lièvre*. Il y a toujours un danger qui plane sur l'enfant ou celle qui n'est plus une enfant, qui quitte un monde d'hommes pour le règne animal, pas moins traversé de menaces, de pièges et d'injustices. Le poème liminaire, sûrement la pièce la plus brillante du livre, nous présente une entrée en forêt délibérée faite du délestage de ses possessions, de mise au feu, de vomissements, une série d'actions qui rappelle une forme de purgation ou, à l'inverse, un rituel qui mime une délivrance, laquelle pourrait être anachronique: «on a gravé nos noms le jour de l'année / zippé nos manteaux / on a sauté». On n'a rien à perdre chez Lafleur, où il y a comme chez Bédard un mouvement vers l'avant («ne restons pas là», «avançons d'un pas encore») malgré la peur constante, un paradoxe qui participe de l'étrangeté de la posture aux allures prophétiques: «tu naîtras ici / criblée de finales» ou «[...] personne / ne te sauvera du bout des bras personne». Lafleur dresse le portrait d'une petite chasseuse traquant et trappant en «lisière du monde» ses

LAURIE BÉDARD

RONDE DE NUIT

LE QUARTANIER, 2016, 68 P.

ANNIE LAFLEUR

BEC-DE-LIÈVRE

LE QUARTANIER, 2016, 58 P.

démons, qu'elle n'enterre pas nécessairement. Elle tient le lecteur dans une ambivalence très réussie: il ne sait pas toujours si l'enfant ou les bêtes souffrent et sont maltraités, un état qu'il subit jusqu'à la fin du livre. Ainsi le mal n'est pas strictement retourné contre le sujet; ce dernier jette à la face du monde des constats obscènes par l'intermédiaire de visions de captivité, de brutalité animale et de chasse qui en cache une autre. Les sentiments d'oppression et de perversion rappellent des motifs de l'œuvre d'Anne Hébert, qu'on croit d'ailleurs entendre ici: «l'eau du miroir bu / avec l'hirondelle / éveillée de partout».

L'image du bec-de-lièvre est forte. Elle touche le lieu de la parole de façon graphique (une bouche affectée dès la naissance, l'image d'une laceration, d'une faiblesse, d'une censure liée à un besoin de réparation), sans compter que le sujet adopte un terroir «animal» pour poser sa parole, un choix qui renvoie à un parler sauvage ou ensauvagé, un *topos* de la poésie que Lafleur travaille. Cela dit, le relief donné à l'image par le biais d'une autoréférentialité trop appuyée est moins marquant que lorsque les petites impuissances de la parole et ses gains successifs se traduisent par les actions du texte. Même chose dans *Ronde de nuit*: des livres avec de telles allures langagières peuvent se déprendre de ce type de réflexes autoréférentiels qui ralentissent leurs élans. (L)